

Popper et Wittgenstein : question autour de l'existence des problèmes philosophiques

Moukala Ndoumou
(Université Omar Bongo Libreville)

Abstract:

Reference frame of the logical positivism, the philosophy of Wittgenstein and often considered as one of philosophic turning point of the XXth century, if we are simply aware there that he allowed to redefine the classical borders of this discipline and to award to him, as an activity, a new status. It is on the impact of this status, among others, that appears the controversy between Popper and him. We try to remind the upholders of such a controversy and scrutinize after all the postures of both authors.

ملخص

كإطار مرجعي للوضعية المنطقية غالبا ما وقع اعتبار فلسفة فيتجنشتاين منعطف من المنعطفات الفلسفية الكبرى في القرن العشرين و ذلك اذا ما اكتفينا بذكر الحدود التي قامت بوضعها لاختصاص الفلسفة و منحها وضعاً جديداً من ناحية كونه نشاطاً و فاعلية. وبخصوص مدى هذا الوضع قامت الخصومة بين بوبر وفيتجنشتاين. سنحاول في هذه الدراسة التذكير بأطراف هذه الخصومة مقدرين في النهاية مواقف كل واحد من هذين الفيلسوفين.

Résumé :

Cadre de référence du positivisme logique, la philosophie de Wittgenstein est souvent considérée comme l'un des tournants philosophiques du XX^e siècle, si on s'en tient simplement au fait qu'elle s'est permise de redéfinir les frontières classiques de cette discipline et de lui attribuer, en tant qu'activité, un nouveau statut. C'est sur la portée de ce statut, entre autres, qu'apparaît la controverse entre Popper et lui. Nous tentons de rappeler les tenants d'une telle controverse et apprécions en définitive les postures des deux auteurs.

Introduction

L'avènement d'une philosophie a la particularité de bousculer les sentiers battus, d'heurter les catégories, les critères et les normes préétablis. Ce qui est de l'ordre du bon sens, puisqu' aucun philosophe ne comprend ses prédécesseurs avant d'avoir repensé leur pensée dans des termes contemporains qui lui soient propres. En réorientant les objectifs de la philosophie, en redéfinissant son champ conceptuel, Wittgenstein n'a pas manqué de bousculer les frontières classiques, non sans susciter des débats, lesquels ont donné lieu à plusieurs controverses. Et, suivant l'expression consacrée¹, logiste, positiviste ou rationaliste, les interprétations du *Traité*, voire d'autres textes, loin de s'accorder, s'opposent en conflits apparemment irréductibles. L'existence ou non des problèmes philosophiques est l'une des controverses qui a marqué l'actualité philosophique dans la première moitié du XX^e siècle et qui a suscité la réaction de Karl Popper. Dans cette analyse nous tentons d'interroger les tenants d'une telle controverse non sans requestionner la portée des postures des deux auteurs. Dans cette optique, nous rappelons d'abord les fondements ou les tenants de cette controverse, nous présentons en suite la position poppérienne, qui s'inscrit entre une « défense partielle » et le procès de Wittgenstein, et en dernière instance nous interrogeons les thèses des deux auteurs.

Les fondements du problème

Lorsqu'on évoque la philosophie de Wittgenstein en général, sa théorie de la connaissance en particulier, on ne manque pas d'y associer des cadres de références bien connus : Gottlob Frege et Bertrand Russell. Il le souligne au début de *Tractatus logico-philosophicus* : « je mentionnerai seulement que c'est aux œuvres considérables de Frege et aux travaux de mon ami Bertrand Russell que je dois, en grande partie, d'avoir été stimulé dans mes pensées². » S'il n'est pas consonnant avec ces deux auteurs sur la plupart des problèmes philosophiques et épistémologiques³, il reste qu'il leur reconnaît le mérite d'avoir inspiré le tournant de la philosophie du XX^e siècle, repensé ses contours et ses objectifs. Mieux, il reconnaît surtout au logicisme frégeo-russelien d'avoir systématiquement dénoncé la prétention de la philosophie classique à énoncer le vrai.

Préfacier du *Tractatus*, Russell nous fait l'économie des problématiques soulevées par Wittgenstein non sans évoquer en filigrane les enjeux d'une philosophie contemporaine. Ainsi, non seulement il considère ce traité comme un événement important dans le monde philosophique⁴, il rappelle aussi sa critique acerbe de la philosophie traditionnelle soulignant du coup les quatre problèmes qui sous-tendent la

¹ Malherbe J.F., « Interprétations en conflit à propos du « Traité » de Wittgenstein », *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, Tome 76, N°30, 1978. pp. 180-204.

² Wittgenstein L., *Tractatus logico-philosophicus*, Préface, Paris, Gallimard, 1961, p. 27.

³ Dans l'aphorisme 3. 325 du *Tractatus*, il reconnaît que « le symbolisme logique de Frege et de Russell constitue un pareil langage qui assurément n'exclut pas encore toutes les erreurs », *ibid.* p.42.

⁴ *Ibid.* p.7.

théorie wittgensteinienne du symbolisme. A savoir les problèmes psychologique, épistémologique, celui des sciences spéciales et bien sûr le problème logique qui sera au centre de ses interrogations. Cette préface revient surtout sur une question qui a alimenté la controverse entre Wittgenstein et Popper, celle du but de la philosophie et de la valeur de ses problèmes. Mais quelle est exactement la portée de cette question ?

Ya-t-il des problèmes philosophiques ? La réponse à cette question séminale est manifeste dans toute l'œuvre de Wittgenstein. Elle se laisse entendre à partir du statut et du but qu'il assigne à la philosophie aux aphorismes 4.111 et 4.112 du *Tractatus* : « La philosophie n'est aucune science de la nature. Le mot « philosophie » doit signifier quelque chose qui est au dessus ou au dessous, mais non pas à côté des sciences de la nature¹. » Ainsi, ajoute-t-il, « *Le but de la philosophie est la clarification logique de la pensée. La philosophie n'est pas une doctrine mais une activité. Une œuvre philosophique consiste essentiellement en élucidations. (...) La philosophie a pour but de rendre clair et de délimiter rigoureusement les pensées qui autrement, pour ainsi dire, sont troubles et floues.* »

Ces deux aphorismes présagent de la réponse que Wittgenstein donnera à la question de l'existence ou non des problèmes philosophiques. Ils annoncent à la fois que les problèmes philosophiques n'existent pas, et que les véritables problèmes sont loin d'être philosophiques : les prétendus problèmes de la philosophie sont des pseudo-problèmes ; les prétendues propositions ou théories qu'elle énonce sont de pseudo-propositions ou pseudo-théories et sont à ranger dans l'intervalle des combinaisons des termes dépourvus de sens. C'est toute la portée qu'il donne des retombés d'une réflexion philosophique dans ses *Investigations philosophiques* : « *Les résultats de la philosophie consistent en la découverte d'une quelconque absurdité comme des que l'entendement s'est faite en courant à l'assaut des frontières du langage. Ce sont les bosses qui nous permettent de reconnaître la valeur de cette découverte².* »

Mais, cette non reconnaissance systématique de l'existence des problèmes philosophiques permet à Wittgenstein de préciser la véritable nature de la philosophie : elle est une activité, une activité qui ne comporte aucune théorie, mais qui se limite à décliner le non sens des énoncés philosophiques. Et, comme il l'affirme à l'aphorisme 126,

« *La philosophie place seulement toute chose devant nous, et n'explique ni ne déduit rien – Puisque tout est étalé sous nos yeux, il n'y a rien à expliquer. Car ce qui est caché, par exemple ne nous intéresse pas. On pourrait nommer "philosophie" ce qui est possible avant toutes découvertes et toutes nouvelles inventions³.* »

N'ayant aucun problème, aucune théorie, la philosophie n'aurait donc pas de méthode en tant que telle : elle se limite plutôt à un « entassement de souvenirs⁴ » pour un but particulier. Il en résulte que la résolution des problèmes dits philosophiques ne nécessite pas la découverte de connaissances nouvelles, mais simplement du réarrangement de ce que nous savons tous mais que nous n'apercevons pas immédiatement parce que ces choses sont toujours « sous nos yeux ». Il en déduit

¹ *Ibid.* 4.111

² Wittgenstein L., *Tractatus logico-philosophicus, suivi d'Investigations philosophiques*, aphorisme 119, *op. cit.* p. 166.

³ *Ibid.* p.168.

⁴ *Ibid.*

finalement une incapacité de la philosophie à résoudre les problèmes épistémologiques dans n'importe quel domaine de la science. Sciences formelles, expérimentales, ou sciences humaines et sociales, la résolution de leurs problèmes n'attend l'apport d'aucune philosophie. Ainsi, « *ce n'est pas l'affaire de la philosophie de résoudre la contradiction au moyen d'une découverte mathématique ou logico-mathématique. Mais de permettre un aperçu d'ensemble de l'état de mathématiques qui nous inquiète : l'état de chose avant que la contradiction soit résolue*¹. »

Il semble en effet, lorsqu'on interroge la diachronie de cette posture, que ce refus de l'existence des problèmes philosophiques procède d'une réinterprétation² de la célèbre théorie des types de Bertrand Russell. Théorie qui définit la classification des expressions du langage en :

- 1° propositions vraies
- 2° propositions fausses
- Expressions vides de sens, entendues en partie comme des mots ayant

l'apparence d'une proposition, mais qui sont en réalité des pseudo-propositions.

Cette classification devrait permettre de résoudre le problème des paradoxes logiques qui était pour lui des pseudo-énoncés dépourvus de signification comme l'énoncé « « 3 fois 4 égale 173 » ou « Tous les chats sont des vaches. » Il en résulte que l'auteur des *Investigations* se soit servi de cette distinction russellienne pour récuser l'ensemble de la philosophie comme étant dénuée de signification. Ainsi, aussi bien dans le *Tractatus*, que dans l'ensemble de son œuvre, il réitère sa thèse de l'inexistence des véritables problèmes philosophiques. En clair, pour Wittgenstein, ce que les philosophes pensent être des problèmes de philosophie ne le sont pas réellement et peuvent être classés suivant quatre catégories :

(1) Ceux de type purement logique ou mathématique qui relèvent des sciences formelles et qui ne devraient être résolus que par le moyen des propositions logiques ou mathématiques ; (2) ceux qui sont d'ordre factuel, qui appartiennent aux sciences expérimentales et qui sont loin d'être philosophiques ; (3) ceux qui sont des combinaisons des deux premières catégories, c'est-à-dire de (1) et (2) ; et (4), enfin, des pseudo-problèmes dépourvus de sens, tels que « Est-ce que tous les chats égale 173 ? » ou « Socrate est-il identique ? » Cette distinction qui sous-tend la thèse wittgensteinienne de la non reconnaissance de l'existence des problèmes philosophiques vise pour l'essentiel un certain nombre de philosophies dont le champ conceptuel pose problème. C'est le cas par exemple des énoncés de la philosophie de Heidegger ou de Hegel qui, dans la plupart des cas, posent des pseudo-propositions dépourvues de sens. On sait par exemple que l'appréciation wittgensteinienne de la philosophie de Heidegger se décline suivant deux occasions³ : d'abord lors d'une conversation avec Schlick et Waismann à Vienne en décembre 1929, en suite dans le cadre d'une dictée à Waismann en décembre 1932. Dans tous les cas, c'est l'œuvre de Heidegger, *Qu'est ce que la métaphysique ?* qui est visée par la critique wittgensteinienne. Les énoncés de cet ouvrages, tels que « le néant

¹ *Ibid.*, aphorisme 125.

² Popper K.R., « La nature des problèmes philosophiques et leurs racines scientifiques », *Conjectures et réfutations*, Paris, Payot, 1985, p.111.

³ Soulez A., (dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, Paris, PUF (coll.).

« Philosophie d'aujourd'hui », 2 vol., 1997.

² Wittgenstein L., *Tractatus*, *op. cit.*, Aphorisme 6.53.

néantise » ou encore « Je suis conscient de savoir quelque chose de mon savoir » sont, suivant l'expression de Wittgenstein des « sons inarticulés » qui prouvent que beaucoup de philosophes ou de métaphysiciens sont victimes de « fautes de style » et produisent souvent du « non-sens. » Dans la plupart des cas, ces philosophies traitent de pseudo-questions, elles portent soit sur des mots mal éclaircis, soit sur des propositions non vérifiables, soit sur des propositions pseudo-syntaxiques.

Du reste, si l'activité philosophique s'écarte de toute étude et résolution des problèmes du monde ou du savoir, elle doit en revanche s'inscrire dans une démarche bidimensionnelle : d'abord « ne rien dire que ce qui se laisse dire¹ », à savoir les propositions de la science de la nature. En suite, ramener à l'ordre les gens qui veulent dire des propositions métaphysiques, des propositions non-sensées, en leur pointant le fait que leurs propositions ne respectent pas la nature du langage tel que définie par l'auteur du *Tractatus*.

Il en résulte, dans le sillage de Kant, Frege et Russell, que Wittgenstein s'inscrit aussi dans la logique d'une philosophie critique, entendue comme philosophie ayant pour objectif fondamental de poser les limites à la philosophie, de redessiner les frontières de son activité. Cette frontière justifie le fait que la philosophie ne s'apparente d'aucune manière à la science, sinon qu'elle en délimite le champ. Ce qui laisse entendre qu'elle ne peut être autorisée, ni à poser, ni à résoudre les problèmes soulevés par les disciplines aussi connues que celles des sciences formelles, des sciences naturelles ou expérimentales, et des sciences humaines et sociales. La seule tâche qui vaille est celle de l'élucidation des énoncés ou des propositions de ses disciplines afin de restaurer leur véritable sens. Un tel argumentaire est pourtant contraire à la posture poppérienne.

La posture poppérienne

Commençons par signaler que la posture poppérienne sur l'existence ou non des problèmes philosophiques se décline à travers une appréciation binaire de la « doctrine » de Wittgenstein. Une appréciation qui reconnaît d'une part un certain nombre de mérites à la thèse wittgensteinienne, mais d'autre part, ces mérites disparaissent, selon Popper dans un océan de méprises commises par l'auteur des *Investigations philosophiques* au sujet de l'existence des problèmes philosophiques.

Sur le premier point, on peut dire que Karl Popper est certes souvent considéré comme le plus grand opposant des thèses du positivisme logique dont Wittgenstein a défini certains fondements. Mais, en bon critique, il ne peut ne pas reconnaître certains mérites à ces fondements ou simplement à certaines de leurs théories. Ainsi, en se posant la question « Ya-t-il des problèmes philosophiques »? Popper répond que la « position actuelle de la philosophie anglo-saxonne - que j'ai prise pour point de départ – a selon moi sa source dans la doctrine de Ludwig Wittgenstein affirmant que ceux-ci n'existent pas, que tous les véritables problèmes sont des problèmes scientifiques, que les prétendues problèmes de la philosophie sont des pseudo-problèmes, que les prétendues propositions ou théories qu'elle énonce sont des pseudo-propositions ou des pseudo-théories, que celles-ci ne sont pas fausses (si elles l'étaient, leur négation

donnerait des propositions ou de théories vraies), mais sont des combinaisons de termes rigoureusement dépourvues de sens¹... »

Si cette longue assertion pose véritablement le problème de la controverse entre Popper et Wittgenstein, elle laisse aussi entendre quelques énoncés d'une « défense partielle » de la thèse de l'auteur du *Tractatus*. Énoncés relatifs à la question de la démarcation entre la science et la philosophie, ou encore entre la science et la non science, ou la pseudo-science, et que Popper appelle le problème de Kant. Pour Popper, la question de la démarcation entre la science et la philosophie depuis Hegel a beaucoup perverti le débat épistémologique : « Depuis l'avènement du hégélianisme, un dangereux abîme sépare la science et la philosophie. Les philosophes ont été accusés – à juste titre – me semble-t-il – de « philosopher sans connaissance », et leurs pensées ont été définies comme « les idées creuses de la déraison². »

Comme Wittgenstein, Popper pense que Hegel et les philosophes qui lui sont proches n'ont pas compris la double démarcation historique qui va de Kant à Russell. Il y a d'une part, ce qu'il appelle le « problème de Kant », où ce dernier a le mérite d'avoir interrogé et distingué ce qui relève du domaine du connaissable, ce qui est en mesure de fournir les objets d'une science authentique, de ce qui l'outrepasse vers l'activité plus large et plus indéterminée de la pensée. D'autre part, la fin du XIX^e siècle, et le début du XX^e siècle réitérèrent sous d'autres intentions la démarcation kantienne entre la science et la philosophie à travers les travaux de Gottlieb Frege, et surtout ceux de Bertrand Russell, qui inhume en quelque sorte les prétentions de certains philosophes à produire toute forme de rationalité. Et, comme il le rappelle encore dans *la Société ouverte et ses ennemis*³, même aujourd'hui, ces philosophes passent pour être des magiciens, et leur discipline considérée comme trop abstraite et hermétique pour être accessible au sens commun. Mais une telle philosophie n'a pas résisté aux secousses de cette deuxième démarcation, et suivant l'expression de Popper, « Sa perte a été consommée par un philosophe qui, comme Leibniz, Berkeley et Kant avant lui, possédaient une solide connaissance de la science, et des mathématiques en particulier, je veux parler de Bertrand Russell⁴. » Nous héritons ajoute Popper, de ce pionnier de la démarcation contemporaine, à travers sa théorie des types, la classification des expressions du langage en propositions, propositions fausses, et expressions vide sens. Du reste, cette distinction russellienne est fondamentale pour la philosophie de notre époque et a énormément influencé la posture wittgensteinienne.

Ainsi, animé sans doute par l'idée que les philosophes, en particulier les hégéliens, formulaient des choses assez semblables aux paradoxes logiques, il s'est servi de la distinction de Russell pour récuser⁵ l'ensemble des énoncés de la philosophie comme étant systématiquement dépourvus de signification. La défense de Wittgenstein se justifie donc à l'aune de la critique des prétentions de l'épistémologie incarnée par Hegel, les hégéliens, l'idéalisme allemand, voire des post-hégéliens. Dans *La société ouverte*,

¹ Popper K.R., « La nature des problèmes philosophiques et leurs racines scientifiques », *op. cit.* p.109.

² *Ibid.* p. 111.

³ Popper K.R., « L'essor de la philosophie prophétique. Hegel et le néo-tribalisme », *La société ouverte et ses ennemis*, Tome 2, Hegel et Marx, Paris, Seuil, 1979, p. 20.

⁴ Popper K.R., *Conjectures et Réfutations*, *op. cit.* p.111.

⁵ *Ibid.*, p.112.

il va réduire l'époque hégélienne à « l'ère des formules ronflantes et du verbiage prétentieux¹ », au point où il se demande si Hegel ne s'est « pas pris au piège de sa propre phraséologie », ou ne se moque-t-il pas délibérément de ses propres lecteurs. Les prétentions et le verbiage de Hegel sont par exemple pointés du doigt dans un célèbre passage de la *Philosophie de la nature* où l'auteur tente d'expliquer les rapports entre le son et la chaleur. Pour ce dernier en effet, « *Le son est le changement alterné de l'extériorité spécifique des parties matérielles et de leur négation ; ce n'est que l'idéalité abstraite ou pour ainsi dire idéale de ce caractère spécifique. Or, ce changement lui-même est ainsi la négation immédiate de la consistance spécifique matérielle ; la négation est alors la réelle idéalité du poids spécifique et de la cohésion – c'est la chaleur. L'échauffement des corps sonores, comme des corps qui sont frappés, ou frottés les uns contre les autres, est le phénomène de la chaleur se produisant, selon la notion avec le son².* »

Ce passage de l'épistémologie de la physique de Hegel présente non seulement un champ conceptuel abscons, mais la forme des énoncés est plutôt proche des pseudo-propositions de Russell, et donc de Wittgenstein. Aussi se demande-t-il si l'épistémologie Hégélienne ne s'est pas prise au piège de son propre langage.

Du reste, cette défense partielle de la thèse de Wittgenstein se justifie selon Popper par le fait qu'il existe un nombre d'écrits philosophiques qu'on peut récuser à bon droit comme verbiage dénué de sens et, en second lieu, que grâce à l'influence de Wittgenstein³ et de la philosophie analytique, la prolifération de ce type d'écrits irresponsables a été pour un temps freinée. Cette défense partielle de Wittgenstein est aussi exprimée à partir de deux énoncés. Le premier est que toute école philosophique peut fondre dans une forme de dégénérescence qui rendrait impossible la distinction entre les problèmes qu'elle se pose et un jargon teinté de pseudo-problèmes⁴. Une telle dégénérescence procède, selon l'expression de Popper, d'une « reproduction de la philosophie en champ clos. » Mais, une telle dégénérescence des écoles philosophiques du genre hégélien cultive aussi une vieille idéologie, celle de philosopher sans y avoir été contraint par des problèmes qui surgissent à l'extérieur de la philosophie, comme ceux qui se posent dans les sciences formelles, expérimentales et sociales. Contre cette conception internaliste de la philosophie, Popper oppose une thèse contraire ou externaliste, à savoir que « *les problèmes philosophiques authentiques s'enracinent toujours dans les problèmes présents posés hors de la philosophie, et si ses racines dépérissent, ils disparaissent⁵.* »

Le second énoncé de cette défense partielle est plutôt pédagogique et correspond à ce que Popper appelle « la méthode directe d'enseignement de la philosophie » qui est « susceptible de produire une philosophie correspondant à la description qu'en donne Wittgenstein⁶. » Une méthode qui consiste à donner à lire aux apprenants un certain nombre d'œuvres classiques. Or, une telle lecture fait fi de l'histoire des idées notamment dans les sciences formelles, les sciences naturelles et dans les sciences humaines et sociales. Une telle démarche pédagogique a pourtant la

¹ Popper K.R., *La société ouverte et ses ennemis*, p.19.

² Cité par Popper, p.19.

³ Popper K.R., *Conjectures et Réfutations*, op. cit. p.114.

⁴ *Ibid.* p. 115.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.* p.116.

particularité d'embrigader les élèves dans les abstractions étonnamment vastes et subtiles au point d'amener ces derniers à imiter leur « bizarre¹ » langage, à singer les tortueux méandres de leur argumentation, et peut être s'enfermer dans leurs étranges rets. Cette méthode est un véritable obstacle pédagogique pour parler comme Bachelard, elle hypothèque véritablement la compréhension des « problèmes extra-philosophiques », et la chance qu'a l'apprenant d'identifier les problèmes d'ordre mathématique, physique, économique, politique ou économique qui ont inspiré la réflexion de ces grands philosophes est très mince.

Mais, la partialité de cette défense se justifie en retour à partir du « piège² dans lequel Wittgenstein est tombé », et qui explique en général son désaccord avec Popper. Ce piège est celui de ne voir dans la philosophie que le lieu indiqué d'un amas de pseudo-problèmes ou de pseudo-propositions. Si les prémices d'un tel désaccord sont à chercher dans une rixe intervenue au cours d'un séminaire en Angleterre, il se décline surtout autour de la conception poppérienne de la philosophie et de la portée des problèmes que pose cette discipline.

Au sujet des prémices, son ouvrage autobiographique³ *La Quête inachevée* rappelle ce qui est désormais appelé l'incident de Cambridge. Alors qu'il est invité à conférer au séminaire de la *Morale Science Club* de l'Université de la ville précitée sur le thème « Existe-t-il des problèmes philosophiques » ? Popper se place devant une cheminée à côté de Russell, Moore (alors président de séance), et bien sûr Wittgenstein. Sachant que la réception de sa conférence contrasterait avec la posture de Wittgenstein qui réduit « les problèmes philosophiques aux simples emmêlements dus au langage », il a préparé un argumentaire pour justifier l'existence desdits problèmes, arguant que si « à son avis, il n'avait pas existé de véritable problème philosophique, je ne serais certainement pas devenu philosophe⁴. » Aussi, un certain nombre de problèmes philosophiques, tels que celui de l'origine de nos connaissances, celui de la valeur de l'induction, ont-ils été énoncés par le conférencier. En réaction aux propos de Sir Karl, Wittgenstein les a systématiquement écartés, non sans présenter une attitude d'énervement⁵. Saisissant le tisonnier dans le climat tendu des échanges, il le brandit de manière menaçante à l'encontre de leur invité, en lui posant une question on ne peut plus désintéressée : « Donnez moi un exemple de règle morale ? » Provocante, la réponse de Karl Popper va jeter de l'huile au feu : « On ne menace pas les intervenants invités avec des tisonniers. » Excédé, le maître de Cambridge jeta le tisonnier dans la cheminée, traversa la salle et claqua la portée du séminaire. Du reste, cet incident met à nu non seulement les postures poppérienne et wittgensteinienne sur l'existence ou non des problèmes philosophiques, mais montre à quel point la « défense partielle » de Wittgenstein signalée dans les *Conjectures et Réfutations* présage un procès de sa conception de la philosophie.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ Popper K.R., « En Angleterre : à la London School of Economics and political Science », *La quête inachevée*, Paris, Calmann-Lévy, 1981.

⁴ Popper K.R., *La quête inachevée*, *op. cit.*, p. 171.

⁵ « Wittgenstein bondit à nouveau, m'interrompt, et s'étendit longuement sur les « puzzles » et sur la non-existence des problèmes philosophiques. » *Ibid.*

Ce procès commence par un rappel des objectifs d'une activité philosophique. Contrairement à Wittgenstein qui confine une telle activité à l'élucidation des énoncés ou du champ conceptuel des sciences, Popper « considère que la tâche du savant ou du philosophe consiste à résoudre des problèmes scientifiques ou philosophiques et non à dissertar sur ce que font ou pourraient faire lui-même ou d'autres philosophes¹. » Cette assertion s'inscrit en quelque sorte dans le projet philosophique poppérien et dans la place qu'il accorde à la réflexion philosophique en général. L'œuvre poppérienne, résumée par *La quête inachevée*, est traversée par des problèmes d'ordre méthodologique et épistémologique qui se posent aussi bien dans les sciences formelles, expérimentales, et sociales. Problèmes qu'il tente à la fois de résoudre, mais aussi de rappeler les enjeux épistémologiques. Ce qui suppose l'implication historique de la philosophie à interroger critiquement les problèmes qui se posent à notre savoir, voire à notre savoir-faire et savoir-être. Ainsi, il y a non « seulement de véritables problèmes scientifiques, mais il existe aussi des problèmes authentiquement philosophiques². » Si Wittgenstein ne considère que deux classes d'énoncés : les énoncés factuels (ou *synthétiques a posteriori*) qui relèvent des sciences empiriques, et les énoncés logiques (ou *analytiques a priori*) relevant de la logique formelle ou des mathématiques pures, une telle dichotomie est, suivant l'expression de Popper, trop « simpliste³. » Une science quelconque peut traiter des problèmes factuels pour résoudre un certain nombre de problèmes. Mais les principes qui sous-tendent ce traitement ont souvent été interrogés à la fois par les scientifiques et les philosophes. Mieux, « un problème peut être à juste titre qualifié de « philosophique » dès lors que nous découvrons que bien qu'il soit apparu en relation avec la théorie atomique par exemple, il se rattache plus étroitement à des problèmes et des théories qui ont été discutés par les philosophes qu'aux théories examinées actuellement par les physiciens⁴. » Il en résulte que la posture wittgensteinienne relève purement et simplement du dogme épistémologique ou simplement philosophique. En revanche, l'histoire de la philosophie ou celle des idées en général montre que l'une des préoccupations séminale de la philosophie a toujours été d'interroger et de résoudre certaines conjonctures aporétiques. C'est le cas par exemple en sciences formelles où Platon a favorisé l'élaboration de modèles géométriques du monde et, en particulier de modèles d'explication des mouvements planétaires en partant de la « conjoncture aporétique⁵ » de la science grecque. On en dira autant de la *Critique de la raison pure* où Kant n'a nullement traité de pseudo-problèmes, mais a plutôt soulevé un problème épistémologique historique : « Comment une science pure de la nature est-elle possible ? » Et, contrairement à ce que penserait Wittgenstein, le problème qu'il pose dans la *Critique* n'est pas « une énigme purement verbale. Il s'agissait bien là de connaissance⁶ » inspirée par la physique de Newton. Mieux, *La théorie du ciel*, publiée en 1755, reste encore l'une des plus grandes contributions à la cosmologie et à la cosmogonie, notamment lorsque Kant y énonce la première formulation de ce qui est désormais appelé dans le jargon de la physique « l'hypothèse de Kant-Laplace » sur

¹Popper K.R., *Conjectures et Réfutations*, op cit. p.107.

² *Ibid.*, p. 117.

³ *Ibid.*, p. 119.

⁴ *Ibid.*, p. 118.

⁵ *Ibid.* p. 119.

⁶ *Ibid.* p. 146. La solution kantienne est que « La connaissance – épistèmè – est possible parce que nous n'enregistrons pas de manière passive les données sensorielles mais que nous les assimilons de manière active ».

l'origine du système solaire. Il y a même eu, selon Popper, un apport considéré comme indispensable aujourd'hui en science¹ : la théorie kantienne qui assimile les nébuleuses à d'autres « voies lactées », à des systèmes stellaires éloignés est analogue au nôtre.

Ainsi, contrairement à ce que laisse entendre la doctrine wittgensteinienne, toute théorie rationnelle, qu'elle soit d'ailleurs scientifique ou philosophique, est investie de rationalité dans la mesure où elle s'efforce de résoudre certains problèmes. Et, en moins qu'on soit amnésique, le mérite de chaque philosophie a souvent été décliné lorsque leur apport, dans les problèmes qui se posent au savoir, savoir-faire, et savoir-être a été unanimement reconnu. Il en résulte, comme le rappelle² Popper, que l'une des contributions qu'il peut être donné de faire à un philosophe et qui mérite de figurer parmi les ses plus hauts titres de gloire consiste à découvrir une énigme, un problème ou un paradoxe que nul n'avait discernés avant lui. Une telle controverse ne nous empêche pourtant pas d'interroger la portée du débat Wittgenstein-Popper.

La portée du débat

La controverse entre Popper et Wittgenstein, pour autant qu'elle ne manque pas d'intérêt philosophique et épistémologique, suscite néanmoins un certain nombre d'interrogations. On peut s'interroger d'une part sur le réductionnisme idéologique de Wittgenstein ; d'autre part, sur la portée du procès poppérien de la doctrine wittgensteinienne, non sans nous demander s'il n'y avait pas de Wittgenstein dans Popper.

Sur le premier point, et l'histoire de la philosophie en témoigne, toute nouvelle philosophie se forge suivant une posture critique. Il s'agit de déconstruire les théories existantes et d'en proposer les nouvelles. Il semble que c'est dans cet esprit de critique-propositions que ce soit construite la philosophie de l'auteur des *Investigations philosophiques*. Que Wittgenstein trouve quelque chose à redire sur la forme et le fond des propositions de la philosophie classique et moderne n'est que la réaction normale de toute investigation philosophique ; ce qui participe du progrès des idées en philosophie. Ainsi, lorsqu'il fait par exemple la critique de ses cadres de références, Frege, Russell, etc., dans le *Tractatus*³, il s'inscrit dans une perspective qui vise à améliorer, voire à parfaire les symbolismes logiques élaborés par ses devanciers. Rien d'étrange, puisque dans *La méthode scientifique en philosophie*⁴, son maître Russell a adopté une posture similaire et extrêmement sévère à l'égard de la tradition philosophique, s'attachant à la dénoncer comme entachée d'approximations et de mésinterprétations quant à la connaissance du monde et de son objectivité.

Mais, là où la posture wittgensteinienne peut être pointée du doigt, c'est justement lorsqu'elle renie systématiquement l'existence des problèmes, et donc des énoncés philosophiques. Il nous semble vraisemblable qu'une telle position relève d'un réductionnisme idéologique. En effet, en procédant à une critique radicale et au démontage des énoncés de la philosophie d'une part, en identifiant la philosophie

¹ Popper K.R., « Critique et cosmologie kantienne », *Conjectures et réfutations*, op.cit., p. 267.

² Popper K.R., « Le statut de la science et de la métaphysique », *Conjectures et réfutations*, p. 276.

³ Wittgenstein L. *Tractatus*, 3.325, « L'idéographie de Frege et de Russell constitue une telle langue, qui pourtant n'est pas encore exempte de toute erreur ».

⁴ Russell B., *La méthode scientifique en philosophie*, Paris, Payot, 1971, p.78.

essentiellement comme acte d'autre part, Wittgenstein s'inscrit dans une posture on ne peut plus orthodoxe du scientisme qui dénie à la philosophie la capacité de formuler des hypothèses rationnelles. Il en va ainsi de l'aphorisme¹ 4.003 du *Tractatus* où il affirme que « la plupart des propositions et des questions qui ont été formulées en matière philosophique ne sont pas fausses, mais absurdes. » Il en résulte que la philosophie, et par-dessus tout, la métaphysique ont établi leurs discours en deçà du vrai et du faux, ce qui signifie simplement que leurs énoncés sont véritablement absurdes. Pour lui, une telle absurdité qui jalonne l'histoire de la philosophie est encore perceptible dans la philosophie contemporaine représentée notamment par Hegel et Heidegger. Chez ce dernier par exemple, la critique d'une telle absurdité apparaît à la fin du *Tractatus* et dans la « Conférence sur l'éthique » prononcée à Cambridge où il réduit Heidegger à un métaphysicien qui produit du non-sens.

Mais, vue la consubstantialité historique de la philosophie et de la science, on peut s'interroger sur la portée de la doctrine de Wittgenstein aujourd'hui et dont le maître Russell émettait déjà quelques réserves :

« Le dernier Wittgenstein semble s'être lassé de toute pensée sérieuse et avoir inventé une doctrine qui rendrait une telle activité inutile. Je ne crois pas une seconde qu'une doctrine qui a cette paresse pour conséquence est vraie. [...] Si elle est vraie, la philosophie est, au mieux, un auxiliaire mineur pour les lexicographes et, au pire, un divertissement oisieux de salon de thé. [...] Comme celui de tous les philosophes avant Wittgenstein, mon but fondamental a été de comprendre le monde autant qu'il est possible, et de distinguer ce que nous pouvons considérer comme de la connaissance de ce que nous devons rejeter comme des opinions sans fondement. Sans Wittgenstein, je n'aurais pas pensé qu'il valait la peine d'énoncer ce but qui me paraissait aller de soi. Mais on nous dit que ce n'est pas le monde que nous devons essayer de comprendre mais seulement les phrases, et l'on affirme que toutes les phrases sont vraies à l'exception de celles qu'énoncent les philosophes. »²

En clair, on peut se demander si ces réserves russelliennes ne confirment pas la posture réductionniste et extrémiste d'un auteur qui ne valorise que les seuls énoncés des sciences. Car, selon l'expression consacrée³, de nombreux philosophes, et en particulier les wittgensteiniens, pensent que si un problème trouve solution, c'est qu'il n'était pas de nature philosophique. Est-ce que le fait d'avoir pris le train de la philosophie en marche, puisqu'étant avant tout ingénieur de formation, puis philosophe, ne pourrait pas justifier chez Wittgenstein la méconnaissance de l'histoire de la philosophie et des sciences. Au quel cas, il devrait se rendre à l'évidence, comme le rappelle Popper, que la philosophie a toujours posé et tenté de résoudre des problèmes qui ont sans cesse inspiré certaines disciplines scientifiques. Et le mérite de l'œuvre de l'auteur de *La logique de la découverte scientifique* est, notamment dans *Le réalisme et la science* ou encore dans *Les conjectures réfutations*, d'avoir développé et illustré la nature des problèmes soulevés par la tradition philosophique.

En s'inscrivant dans une position qui réduit les énoncés de la philosophie à des simples absurdités, Wittgenstein n'a peut être pas compris que cette dernière est non

¹ Wittgenstein L. *Tractatus*, 4.003,

² Russell B., *Histoire de mes idées philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961, p. 271.

Le Maire E., *Wittgenstein et la métaphysique*, Thèse de doctorat d'épistémologie, Université Paris Diderot, 2009, p. 14.

³ Popper K.R., *La quête inachevée*, op. cit. p. 49.

seulement la fille de son temps comme disait Hegel, mais que ses idées interrogent dans la plupart des cas, des conjectures aporétiques liées aux contextes social, politique, culturel et scientifique d'une époque. Et, contrairement à Kant qui nous légué une image de la métaphysique en termes de champ de bataille sur lequel se déroulent les conflits qui n'aboutissent à aucun progrès, tout laisse croire, comme le souligne¹ Nef que les questions métaphysiques ont pris la forme normale d'échanges, d'arguments et d'évaluations en forme. En clair, ces programmes philosophiques ou métaphysiques acceptent désormais un réseau de normes minimales et de critères intellectuels communs. Et, contrairement à ce que pense Wittgenstein, la métaphysique revendique de moins en moins de fonder une connaissance a priori sur la possession des pouvoirs supramentaux, du type d'intuition métaphysique *sui generis* ou d'une vision directe de l'absolu. Au contraire, sur le plan heuristique, elle s'inscrit désormais dans ce que Popper appelle les « programmes de recherches métaphysiques² », ce qui signifie que les théories métaphysiques peuvent désormais être susceptibles de critique et d'argumentation, parce qu'elles peuvent être des tentatives de résolution de problèmes. Peut être que contre le réductionnisme wittgensteinien il faut dire, suivant les propos³ de Merleau-Ponty, que faire de la métaphysique, ce n'est pas entrer dans un mode de connaissance séparé, ni répéter des formules stériles, c'est faire l'expérience pleine des paradoxes qu'elles indiquent, c'est vérifier toujours à nouveau le fonctionnement discordant de l'intersubjectivité humaine, c'est chercher à penser jusqu'au bout les mêmes phénomènes que la science investit, en leur restituant seulement leur transcendance et leur originaires. On ne peut en définitive que nous étonner de la posture de Wittgenstein, sachant qu'au soir de son existence il n'a pas hésité d'écrire : « Je crois qu'aussi longtemps que je vivrai, et dans la mesure où spirituellement j'en serai capable, je ne cesserai pas de réfléchir à des problèmes philosophiques⁴ » !

Sur le second point en revanche, on ne peut pas ne pas nous interroger sur la portée du « procès » de Popper, lorsqu'on sait d'un côté qu'il y a du Wittgenstein caché dans sa philosophie, et de l'autre, lorsque certaines de ses positions sur la philosophie frisent avec une posture idéologique ou militante. Dans cette optique, il faut partir de ce que Popper est souvent considéré comme un antipositiviste déclaré et, étant au fondement des principes qui ont contribué à forger ce courant de pensée, Wittgenstein ne pouvait, ainsi qu'on l'a rappelé, échapper aux flèches de l'auteur de la *Logique de la découverte scientifique*. Comme le rappelle⁵ Jean-François Malherbe, l'attitude de Popper à l'égard du *Traité* de Wittgenstein est éclairante à plus d'un titre : rejetant explicitement le positivisme, il en répudiera la « bible et les dogmes », mais d'autres part, il ne percevra pas les nombreux éléments antipositivistes du *Tractatus* qui s'apparentent d'avantage à ses propres positions qu'à celles des empiristes logiques. Mieux, du point de vue de la théorie de la connaissance, on sait que Popper revendique une posture empiriste, même s'il ajoute qu'il est un empiriste rationaliste ou critique. Mais, malgré tout, les

¹ Nef F., *Qu'est ce que la métaphysique ?* Paris, Gallimard, 2004.

² Popper K.R., *La quête inachevée*, op. cit. p. 212-213.

³ Merleau-Ponty, « La métaphysique dans l'homme », *Sens et non sens*, Paris, Gallimard, 1996, p.113-119.

⁴ Wittgenstein L., *Le cahier bleu et le cahier brun*, Paris, Gallimard 1988, p. 419.

⁵ Malherbe J.F., « Interprétations en conflit à propos du *Traité* de Wittgenstein », *Revue philosophique de Louvain*, Tome 76, n°30, 1978.

propositions élémentaires du *Tractatus* sont plus proches¹ des énoncés de base de Popper que des énoncés protocolaires de Schlick et de Carnap.

De même, si la conception poppérienne de la philosophie n'est pas totalement consonante à celle de l'auteur des *Investigations philosophiques*, certaines indices les rapprochent ouvertement. Car, lorsqu'il souligne explicitement qu'il y a quelque chose de « déprimant² » dans la plupart des systèmes philosophiques, il n'est plus le prétendu défenseur du statut de la philosophie et de la métaphysique, mais celui qui doute de la capacité d'une certaine philosophie à édifier un savoir. Et, comme il le rappelle dans les *Conjectures*³, il n'est évidemment pas sans savoir que beaucoup de philosophes profèrent des absurdités ; et il est légitime qu'on puisse se donner pour tâche de révéler les « non-sens » de certains, car ils ne sont pas sans danger. Cet énoncé est non seulement celui de Wittgenstein, mais en remettant en cause le statut d'une certaine philosophie, Popper fait allusion aux mêmes cibles que ceux de son adversaire, nous pensons notamment à Heidegger et Hegel. Ainsi, lorsqu'on parcourt par exemple certaines lignes de *La société ouverte et ses ennemis*, on n'est pas loin de penser que sa critique de Hegel a été inspirée par l'auteur du traité. S'il n'affirme pas que le contexte philosophique de Hegel est celui des « formules ronflantes et du verbiage prétentieux⁴ », il ajoutera surtout que l'argumentation de Hegel abonde en artifices et en erreurs de logique, qui a eu pour conséquences d'abaisser le niveau de l'honnêteté intellectuelle. Ainsi, à défaut d'être militante, la critique de la philosophie de Hegel laisse entrevoir parfois une absence de probité chez Popper. Dire que « Hegel est un écrivain dont le style indigeste a découragé jusqu'à ses plus ardents apologistes et dont la pensée brille surtout par son manque d'originalité, au point qu'on peut dire qu'il n'a rien écrit qui n'ait été mieux dit avant lui⁵ » peut prêter à plusieurs interprétations. Mais, sur le plan épistémologique, on ne peut douter que la philosophie hégélienne en général n'ait pas tenté de résoudre un certain nombre de problèmes qui ont inspiré et inspirent encore les sciences humaines et sociales. Ainsi, si les cours et les discours de droit, des sciences politiques, de philosophie, etc. ont Hegel en notes de bas de pages, c'est que sa philosophie, comme celle de Heidegger, reste encore un cadre de référence universellement reconnu.

Conclusion :

Nous avons rappelé ci-dessus que la controverse entre Popper et Wittgenstein ne manquait pas d'intérêt philosophique, comme elle ne manque pas de susciter les enjeux épistémologiques de la philosophie contemporaine. Intérêt philosophique au sens où chaque tournant philosophique est toujours le lieu indiqué de redéfinition d'une préoccupation classique, celle du statut de la philosophie. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, lorsque la philosophie commence à se séparer des disciplines qu'elle a enfantées (sciences formelles, expérimentales, sociales), on ne pouvait imaginer une autre mission que celle d'interroger et de tenter résoudre les problèmes liés aux savoirs. La conception

¹ *Ibid.*, notes de bas de pages.

² Popper, *La quête inachevée*, *op. cit.* p. 120.

³ Popper K.R., *Conjectures et réfutations*, *op.cit.*, p.113.

⁴ Popper K.R., *La société ouverte et ses ennemis*, *op.cit.*, p. 19 et 206.

⁵ *Ibid.*, p. 21-22.

wittgensteinienne, celle de réduire la philosophie à une activité confinée à une simple clarification des énoncés des sciences rompt avec les missions classiquement dévolues à cette discipline. Ce qui signifie que la philosophie n'est pas à même de produire des vérités spéculatives qui entreraient en compétition avec les hypothèses de la science, encore moins de formuler des jugements *a priori* sur la validité des théories ; sa fonction primordiale consistera alors à élucider les propositions de la science en exhibant leurs relations logiques et en définissant les symboles qui s'y rencontrent.

C'est contre cette acception réductionniste de la philosophie qu'on pourrait justifier le procès que Karl Popper fait à l'auteur du *Tractatus*. Ainsi, tout en prenant une « défense partielle » de ce qu'il considère comme la « doctrine » de Wittgenstein, il donnera un argumentaire, on ne peut plus pertinent, pour réfuter la thèse de son adversaire et justifier en définitive sa thèse de l'existence des problèmes philosophiques. Aussi, non seulement cette doctrine wittgensteinienne sera qualifiée par Popper de « dogme philosophique » qui prétend que tous les problèmes authentiques doivent être essentiellement rangés soit dans la classe des énoncés factuels (ou synthétique *a posteriori*) qui relèvent des sciences expérimentales, soit dans celle des énoncés logiques (analytiques *a priori*) qui relèvent des sciences formelles. Mais une telle dichotomie n'a pas pu justifier l'inexistence des problèmes philosophiques. Cette dichotomie, résolument réductrice, a fait fi de ce que la réflexion philosophique a toujours fait face à un certain nombre de conjectures aporétiques à partir desquelles le philosophe interroge tel ou tel problème lié à un domaine du savoir ou de la science. Une telle controverse ne manque pas en définitive de dévoiler des indices, quasi positivistes, qui rapprochent Popper et Wittgenstein, notamment lorsqu'ils prennent à partie une espèce de philosophie qui ne produirait que des pseudo-énoncés.

Bibliographie

1. Wittgenstein L. *Tractatus logico-philosophicus*, suivi de *Investigations Philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961.
2. Soulez A., (Dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, Paris, PUF, 1997.
3. Wittgenstein L., *Le cahier bleu et le cahier brun*, Paris, Gallimard 1988.
4. Le Maire E., *Wittgenstein et la métaphysique*, Thèse de doctorat d'épistémologie, Université Paris Diderot, 2009.
5. Popper K.R., *Toute vie est résolution des problèmes. Questions autour de la connaissance de la nature*, Paris, Actes Sud, 1997.
6. Popper K.R., *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, Paris, Payot, 1985.
7. Popper K.R., *La quête inachevée*, Paris, Calmann-Lévy, 1981.
8. Popper K.R., *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon, 1956.
9. Jacob P. (S/D), *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique*, Paris, Gallimard, 1980.
10. Malherbe J.F., « Interprétations en conflit à propos du « Traité » de Wittgenstein », *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, Tome 76, n°30, 1978.
11. Nef F., *Qu'est ce que la métaphysique ?* Paris, Gallimard, 2004.

12. Merleau-Ponty, « La métaphysique dans l'homme », *Sens et non sens*, Paris, Gallimard, 1996.
13. Russell B., *Histoire de mes idées philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961.